

# **Quel embonpoint résiste aux vers ?**

*Poèmes 1985-1995*

Jean Roussie

## Avant-propos

Toute rhétorique est inutile, seule compte l'idée, et la pertinence de son vecteur, le mot. Tout appareil superflu ne peut conduire qu'à masquer l'idée, ou à la travestir.

L'écriture automatique, loin de tout exercice de style, est le moyen le plus sûr et le moins douloureux, voire le seul possible, d'introduire le scalpel de l'analyse au plus profond de l'être et d'en extraire l'essentiel, c'est-à-dire la vie dans toutes ses contradictions, et que nous appellerons poésie.

La poésie ainsi conçue se veut donc carrefour de trois concepts, forcément abstraits, la vie, l'idée, le mot, que nous mettrons sur le chemin d'autres être afin de les y rencontrer. C'est en effet par la lecture de l'autre que la poésie prend toute sa dimension, et de carrefour devient expérience partagée, devient apprentissage et ce non pas dans le sens, forcément réducteur, du maître à l'élève, mais dans un sens ambivalent, enclenchant un processus de *feed-back*. Cette poésie, dégagée du filtre de l'intelligence, n'a pas pour vocation de transmettre un message, un discours, mais va servir à véhiculer de l'expérience, laquelle peut à son tour être reçue sans passer non plus ledit dit filtre de l'intelligence. En ce sens cette poésie se veut d'une limpidité de source, dégagée de toute clef nécessaire à sa compréhension autre que l'envie d'une rencontre d'un autre qui s'exhibe, afin d'en enrichir sa propre expérience.

*Mars (?) 1986*

Un désert, qu'est-ce qu'un désert? Je n'ai jamais vu le désert mais le désert c'est le vide, c'est un néant. Il n'est pas nécessaire de l'avoir vu pour l'imaginer. Le désert c'est un concept, abstrait. C'est une feuille blanche sur laquelle on peut écrire, sur laquelle il faut écrire. L'œil n'est qu'un outil, il transmet des informations au cerveau qui, lui, analyse. Le désert, il est en chacun de nous, et c'est à chacun de le trouver. On peut alors devenir fertile. Quoi de plus fertile qu'un désert en effet? Un peu d'eau, et hop, comme par magie, la vie jaillit de toute part. Il faut trouver son désert, l'analyser, et tout recommencer. Sur des bases riches, enrichissantes. Il ne faut pas se dire, sous prétexte qu'une caravane le traverse parfois, que le désert n'en est pas un, il en est un, forcément. Demandez aux touaregs, pour voir.

*Mars (?) 1986*

Erre sans but  
Erre sans fin  
Œdipe Roi je te condamne  
Tête brûlée  
Tête fêlée  
Œdipe Roi je te bannis  
Départ saoulé  
Départ fumé  
Œdipe Roi je te détruis  
Passion enfouie  
Passion jaillie  
Œdipe Roi je t'assassine  
Idole Père  
Idole Mère  
Œdipe Roi je te lacère  
Soleil levant  
Soleil couchant  
Œdipe Roi je t'écarterle  
Garrot tueur  
Garrot menteur  
Œdipe Roi je te martèle  
Main tendue  
Main coupée  
Œdipe Roi je te massacre  
Folie venue  
Folie enfouie  
Œdipe Roi je t'en supplie  
MEURS

*Printemps 1986*

### **Pic du Midi**

Quand les horloges se mettent à tourner dans le sens contraire aux aiguilles d'une montre, quand la pierre s'envole au lieu que de tomber, alors le temps de se poser des questions est venu.

Lui ne s'en pose plus. Il a déjà fait son bilan. Assis sur son rocher, la corde glissant entre ses doigts, et les pieds balançant dans le vide, il est bien. La corde se love à ses pieds, et à chaque mètre avalé son sourire s'élargit, son pouls s'accélère. Au loin, tout en bas, le soleil enflamme le névé. Le toit de zinc du refuge brille, poussière d'étoile accrochée à la prairie, mille mètres plus bas, et tous les problèmes que les hommes se créent dans la tête lui semblent dérisoires face à l'immensité scintillante des montagnes.

Il est là, assis sur son rocher, les pieds balayant l'espace, heureux, et il l'attend. Il l'aime, et du haut de cette aiguille de roche il le sait, ensemble, ils tiendront le monde dans leurs mains.

Sa tête pivote, son regard embrasse l'horizon, et la plaine apparaît au loin. Tout d'abord c'est la vallée, dernière vague de la civilisation à l'assaut de la montagne. Et puis plus loin, beaucoup plus loin par-delà la moraine, au bord du long serpent bleu, la Ville vague tache grisâtre perdue dans la verte ondulation des collines. Et puis, toujours plus loin à l'ouest, il distingue le nuage jaune de la pollution du grand complexe industriel, où il est pour ainsi dire né, et où il a grandi. Mais l'Océan, ses yeux ont beau s'écarquiller, il ne le voit pas. Qu'importe, il le sent, porteur de vie, porteur d'espoir, avec au bout, ces terres d'Amériques. L'océan, aux golfes clairs, aux bateaux ivres.

Sous le soleil de plomb, à l'ombre du vent d'est, il l'attend, lié à elle par ce cordon, qui glisse entre ses doigts.

Soudain, sans un cri, sans un geste, hésitante au détour d'une flamme de pierre, elle surgit sur l'arête, rayonnante du vide qui l'entoure. Son sourire éclaire le soleil, tourne, virevolte, rebondi de roche en névé, de névé en prairie, de prairie en forêt, de forêt en colline jusqu'à la ville, là-bas, au loin.

Ils sont là, debout sur leur rocher, environnés de ciel. L'éternité a commencé.

*Printemps 1986*

Comme il fait bon courir sur le glacier.

Le bruit mat et cristallin du pied effleurant la glace emplit le silence scintillant de la montagne.

Qu'il fait bon se laisser emporter par sa folie.

Qu'il est facile de courir sans retenue sur le glacier.

Saute les crevasses, cheveux au vent.

Un jour tu comprendras dit le glacier.

Jamais répondis-tu.

La lumière éblouit.

Aveugle, tu cours sur le glacier.

Plus rien n'existe que la beauté immaculée du blanc dans ton esprit.

Croire en le blanc, tout est possible.

Entraîné par ta course, tu nies le glacier. Lui, il ne te nie pas.

Un pont de neige sous ton pied, et tout bascule vers le néant.

Quand dans son avancée immuable, le glacier t'aura recraché, regarde-toi...

Tu auras peur.

1990 (???)

Où sont passés ces mots  
Qui peuplaient nos cervelles  
Mots d'espoir en la vie  
Mots d'amour du futur.  
Mots béliers enfonçant  
D'une ultime poussée  
Les portes enféraillées  
Du temple des errances  
Où s'égare en boitant  
Une humanité rance,  
Où se meurt en criant  
L'enfance écartelée  
D'une Afrique transie  
Sur un lac desséché.  
Où sont passés ces mots  
Qui tuaient tels des balles  
Le rictus des gavés  
Sur leurs lèvres teintées;  
Et qui telle la semence  
D'un éternel guerrier  
Faisaient naître en chacun  
L'appel de ce printemps  
Mille fois attendu  
Dans les sous-sols des villes.

Où sont passés ces mots  
Que le chant a repris  
Portant sur la planète  
L'attente de demain,  
Aube d'un jour nouveau.

*Fin Février 1991*

Dans la fatigue flotte  
Comme une voile fine  
La douceur d'être seul  
Qui tremble comme elle pleure  
Dans les flots océans  
Où meurt un soir d'hiver  
Plus belle qu'une ondine  
L'écume d'une vague  
Sans cesse répétée  
Et où l'on s'apprivoise  
Dans les roulis du sort  
Quand la mer se retire  
Et nous dépose nu  
Sur la plage fertile  
Où dans un épanchement blême  
Poussent les sirènes  
Trompeuses et maladroites  
Dans un vert bleu d'azur  
Sous l'effet des tonnerres  
Dont tremble la nuit d'Août  
Alors qu'une pluie fine  
Annonce le printemps  
Que percent les gerçures  
D'un être dégauchi  
Par un artisan sobre  
D'un verre de liqueur  
Où la lune a péri.

*Avril 1990*

Quand j'aurai de mes lèvres  
Chassé les vers des autres  
Et que j'aurai trouvé  
Au gré des années mortes  
Au détour imprévu  
D'un éphémère amour  
Comme une goutte l'été  
Dans la chaleur d'un soir  
La raison de ce chant  
Sans cesse interrompu  
Dans lequel je me noie  
Et que j'appelle espoir  
Alors je m'en irais  
Comme frère des hommes  
Chercher dans la blancheur  
Immaculée des glaces  
L'ineffable saveur  
De vivre pour demain  
De ce rêve qu'on fait  
Rêve ininterrompu  
Par les vagues du temps  
Par les cris de l'Histoire  
Qui veut qu'on balbutie  
Et que l'on soit prophète  
Ou que qui que l'on soit  
L'on n'en soit pas moins  
Homme.

*Toulouse, le 28 Mars 91*

À l'horizon des berges folles  
Où s'échouent les rêves perdus  
Nous reviendrons boire l'écume  
Du temps qui passe et qui t'efface.  
À l'horizon des berges folles  
Où coulent les Futurs perdus  
Nous reviendrons la tête froide  
Rêver encor à nos étreintes  
À nos baisers qui s'effilochent.  
À l'horizon des berges folles  
Où jamais n'arrive l'Aurore  
Nous reviendrons une nuit froide  
Attendre à l'ombre des étoiles  
L'aube sans cesse répétée  
Où nous pourrons nous épanouir.  
À l'horizon des berges folles  
Où meurt la plainte d'un roseau  
Nous reviendrons dans le silence  
Qui suit les destins séparés  
Écouter battre sous nos tempes  
La vie qui souffle dans nos veines  
Cette passion qui nous emporte  
Sur les rivages du désir  
Où la caresse d'un vent du sud  
Fait trembler sous un ciel changeant  
Les premiers bourgeons du printemps.  
Chaleurs, je vous attends.

*Aillac, 30 Mars 1991*

Deux lions dressés contre la pierre

Couvent ce feu qui te dévore

Blanche la pierre

    Sous la Lune

Blanche l'eau verte

    Blanche tu dors

    Intacte et fraîche

    Sous la lune

    Noirs sont les arbres

    Qui percent l'eau

    Noirs sont les arbres

    Sur la berge

Et nous ramons

Clairs sous la lune

Dans le silence qui s'élève

...

L'étang magique sous la Lune

Rendra l'épée qui nous dépèce

Excalibur

Durandal

    Et les autres...

    Les preux orphelins vous réclament

    L'AMOUR EST MORT, VIVENT VOS LAMES

*Aillac, le 31 Mars 1991*

Peut-être ne reste-t-il que ce feu  
Dont les ombres éclairent ma feuille  
Peut-être ne reste-t-il que la pierre  
Que ce feu a noirci  
Peut-être ne reste-t-il que la suie  
Que ce feu a vomi  
Peut-être ne reste-t-il plus rien  
De ce feu qui brûla.  
Seules les cendres renferment  
Peut-être  
Un secret  
De la paille  
Qu'on me donne de la paille  
    Et un soufflet  
De la paille  
Rien qu'un peu de paille  
Et un soufflet  
Pour ranimer  
Peut-être  
Ce feu qui a vécu  
Pour ranimer la flamme  
Pour éclairer ces lions  
    Dressés contre la pierre  
    Attendant leur lumière  
        Qui renaîtra peut-être.

*1990, 1991 (????)*

On n'est pas fait du même bois  
Mais nous brûlons du même feu

Feu

Dernière barrière

Première création

Chaleur

Brûlure

Lumière aussi

Où nous baignons

Regards croisés

Qui se dissèquent

Et qui s'enflamment

Feu

Dernière barrière

Première création.

Il y a des bois

Il y a un feu.

*Toulouse, le 17 avril 1991*

Quand sous les fleurs

Naissent les pierres

La vérité de ta révolte

Éclate nue sous la lumière

De tes soleils et de tes lunes

Terre bénie de Palestine.

*Toulouse, le 17 Avril 1991*

Plus douce qu'une ondine  
Au sortir de son bain  
Dans la pâleur de nuit  
En un frais soir d'avril  
Sous la lumière nue  
D'un pâle réverbère  
La fraîcheur de ton pas  
Ravive à ma mémoire  
La clarté d'un névé  
Au pied de ces rochers  
Qui pleuvent de lumière.

*Mai 1991 (???)*

Un mot  
Qu'on me donne un mot  
Un mot simple  
Un mot beau  
Un mot riche  
Un mot fort  
Un mot plein  
Un mot chantant  
Un mot gai  
Un mot coloré  
Un mot dansant  
Un mot  
Un seul mot qui serait plein  
De cette vie qui nous habite  
Un mot pour te chanter  
Un mot pour nous aimer  
Un mot  
rien qu'un mot  
Il aurait la douceur de tes lèvres  
La limpidité de ton regard  
L'accent rauque de ta voix  
Et la violence de nos étreintes  
Un mot  
Rien qu'un mot à construire  
Un mot à inventer  
UN MOT

*Monein, Mai 1991*

**Rivage**

Écrire un mot  
Qui serait un Univers

Eau  
Feu  
Air  
Roche

Ou peut-être une alliance

Terre

Ou s'épanouit ta chair  
Qu'éveille une caresse

Inclusion réciproque  
Que nous créons  
Que nous crions

Instant d'éternité

Rivage

*Au Txus, le 3 février 92*

Quoi que l'on dise  
Ou que l'on fasse  
Au bout du temps  
Que reste-t-il  
Que cette trace  
Qu'une main efface  
D'une caresse  
Reste cette ombre  
Que broie l'aurore  
D'un jour nouveau  
Où nous marchons  
Vers ce désert  
Où rien n'existe  
Que l'imprévu  
Où rien ne vit  
Que l'incertain  
Et où s'étiolent  
Nos souvenirs

*Le 16 Mars 1992*

Brumes mouvantes sous le vent  
Qui s'effilochent au petit jour.

Reste un Soleil

    Qui coule sur la plaine  
        Scintillante rivière  
            Lovée autour des pierres

    Indolent serpent  
        Qui glisse vers la mer  
            Infini réservoir  
                Où s'éteignent nos larmes  
                    Dans un fracas de vie  
                        Sans cesse répété

    Infidèle miroir  
        Où vient s'échouer le ciel  
            Où je cherche impuissant  
                La couleur de tes yeux

Mais qu'importe le ciel ton regard est ailleurs en attendant la nuit...

Alors elle couvrira d'un manteau de ténèbres,  
Enfin réconciliés

Ciel	Je
Terres	Tu
Et Océans	Nous, avec le verbe "aimer"

*Toulouse, 17 mai 1993*

Carrefours entrevus

Où vies se nouent

Et se dénouent

(Instants flottants

Où tout se perd

Et tout se gagne)

Tangente étroite

Où nous marchons

Artistes du réel

Bâtisseurs de Présent

Et où nous nous perdons

Tricotant nos armures

Qu'on appelle "Destin".

*6 septembre 1994*

Ah ces plaines immenses  
Toutes emplies de silence  
Et où même une vie  
N'y peut pas déchirer  
Le mur de nos errances  
Et où dans l'infini des vents  
Seules demeurent vivantes  
Ces quêtes inconstantes  
De l'impossible amour  
De l'infinie constance  
De cette vie immense  
Au vent de nos romances  
Toutes voiles hissées  
Et tous nos sens trompés.  
Nous y marchons à deux  
Nous nous y noyons seuls  
Mais qu'importe la fin  
Le bonheur est ailleurs  
En d'autres havres de paix  
Plus loin  
Plus haut  
Ailleurs  
Et restent en nos amours  
Ces instants de douleurs  
Où nous nous déchirons  
De ne pas y trouver  
L'éternel absolu.

*18 Décembre 1994*

Angoisse de la page blanche  
Foutaise  
Seule la page blanche est fertile  
C'est ce désert où nos mots  
Caravane  
Ne font que passer  
Ne laissant qu'une éphémère empreinte  
La vie aussi est ce désert  
Où Caravane  
Ne faisons que passer  
Ne laissant derrière nous  
Pour le mieux qu'un sillage  
De rires  
De joies  
Et de larmes  
D'odeurs  
Et de douleur  
La trace humide de l'amour sur la joue  
Et quoi d'autre ?  
Que reste-t-il des peines de cœur de nos ancêtres  
Qu'en ont laissé les ailes du temps  
Et le souffle des guerres ?  
Mais qu'une balle tue l'oubli !  
Et qu'on l'oublie, l'oubli !!!  
Alors nos amours seront éternels !  
Alors nos peines de cœur auront un sens !  
Elles témoigneront  
À la face des hommes :  
J'ai existé  
J'existe encore

Ma non-existence est une injure à votre existence !

C'est un miroir !

Tu te vois là bouffé par la vermine

Charogne puante déchirée par les hyènes !

Regarde-le ton beau ton doux ton tendre

Ton merveilleux amour !

Regarde-le et dégueule à la face du monde

L'angoisse de demain

Qui désormais t'étreint !

Alors enfin dieu parmi les hommes

Tu auras aboli le temps

Et tu pourras marcher

Libre

Errant

Ne cherchant rien que la force d'aimer

Encore...

Toujours...

Et que t'importe la trace

L'essentiel

C'est...

...Marcher

*Toulouse, le 3 Février 1995*

Te souviens-tu de ces moments  
Qu'à tout jamais on a vécu  
Tous ces non dits  
Tous ces non vus  
Ces phrases tues à n'en savoir que faire  
Cet amour qui fuit goutte à goutte  
Et le reste aussi  
Te souviens-tu ces plages aperçues  
Aux confins de nos rêves  
Te souviens-tu  
Je me souviens  
Nous marchions lentement  
Et la main dans la main  
Nous nous aimions  
Moi je t'aimais  
Mais passe le temps  
Et roche s'érode  
Et lame s'émousse  
Toi tu m'aimais  
Te souviens-tu ces soleils aperçus  
Que ne laissent-ils autre chose  
Que la caresse des jours finis  
Et qui s'enfuient  
Rappelle toi ces clairs de lune  
Rappelle toi  
Nous nous aimions

Et le temps passe

Laisse sa trace

Sur les murs et l'amour

Qui s'efface

Rappelles-toi

Nous nous aimions

Oui, je t'aimais.

*Dimanche 12 Février 1995*

Il y a des jours, trace s'efface  
Qu'en reste-t-il  
Je le demande  
Ailleurs  
En d'autres temps  
En d'autres lieux  
Des vies s'écrasent  
Naissent des larmes  
Tombent des murs  
Poussent des arbres  
Attendre  
Aimer  
Parler  
Crier  
Pleurer peut-être  
Ne pas se taire  
Prendre une plume  
Et la tailler  
Jeter des mots  
Sur le papier  
Ne pas se taire  
Ni oublier

*Lundi 13 Février 1995*

Il y a des jours lune s'endort, comptent les pas que nous faisons. Car nous marchons vers l'inconnu ne laissant rien que champs de ruines. Et nous marchons. Derrière nous restent des pleurs restent des cris, ne reste rien. Et nous marchons détruisant nos futurs, enterrant nos passés, et rien ne compte, ni le présent, ni rien de plus. Seuls les nuages qui s'épaississent, voilant là-haut seule lumière, lune qui dort, ni le soleil, ni rien de plus. Dans nos passés à bien fouiller rien ne persiste que nos errances, rien ne survit que nos angoisses, adieu la vie, adieu le temps. Lunes s'écrasent au firmament. Destins croisés qui se cisailent, destins rêvés qui se lézardent, destins bouffés par nos délires et qui s'étiolent en souvenirs. Rien ne persiste, que l'inconnu, que ce grand vide qui nous aspire vers un néant qui nous dépèce, vers un futur qui nous désole, vers ces terreurs qui nous enserrant, et qui nous bouffent, qui nous lacèrent. Adieu amour, adieu espoir, reste la vie qui nous oppresse, qui nous étouffe, dont nous crevons. Ah que ne suis-je point Dieu, et tous pouvoirs de me mouvoir. Ah que reste-t-il de ces jours-là où nous rêvions à ces demain, forcément beaux, forcément pleins, de cette vie qu'en nous palpate. Adieu.

Demain je serais autre, ni mon cerveau, ni mes deux mains n'y peuvent rien. Ah je m'enfonce en des marais, je m'y noierais, bien volontiers. Qu'en reste-t-il je le demande. Je rêvais un enfant, aux rires éblouis, courant à perdre haleine à la poursuite de la vie, innocent et joyeux. Qu'en reste-t-il? Reste la vie.

J'ai connu un homme, vivant de milles feux, j'étais alors enfant. Un homme grand, un homme généreux, un de ces hommes dont l'empreinte s'inscrit, indélébile, au plus profond des chairs. Mon histoire commença peut-être un jour de septembre dans un stade, où ces hommes attendaient la mort, sans rien pouvoir faire d'autre que de pleurer, que de chanter, leurs rêves assassinés. Cet homme-là je m'en souviens, il était mien et j'étais sien. Cet homme-là, je l'ai vu pleurer, je m'en souviens. Le temps s'est aboli, je ne le pleure pas. Nous allions dans les bois, chercheurs errants d'Amériques perdues que nul indien n'a jamais pu surprendre. Marcos qu'es-tu donc devenu, Marcos. Tu m'as fait Moi, autant que l'on m'a fait, autant que moi je me suis fait. Il reste de ces aubes enfantines, l'âcre lueur d'un soleil disparu, l'âcre douleur de ces temps révolus. Te reverrais-je, rien n'est moins sûr. Et pourquoi faire, je n'en serais, peut-être, que plus nu.

Que ne suis-je cynique, ne vivant que pour détruire ce que d'autres ont construit, ne trouvant nul plaisir qu'à nous anéantir. Je suis ce que je suis. Je n'en serais pas plus.

Ah ! La vie de troupeau, que donc n'y suis-je fait, à ruminer mon herbe après la piétiner. Taureau chargeant, infiniment, la même muleta, ne trouvant son salut qu'en le repos final qu'apporte l'estocade. Ah que ne suis-je d'autre que ces crétins en rut, ne cherchant dans les fables que des prétextes à jouir. Que ne suis-je maudit, ne cherchant dans l'écriture que prétexte à vomir mon humanité blême. Je ne suis rien de tout cela, chien perdu sans collier qui n'a d'autre avenir qu'en des matins blafards. Adieu, je vous le dis. J'aurais voulu avec Rimbaud rêver d'autres matins aux

neiges éblouies, mais je ne l'ai pas pu et j'en suis assommé. Dieu que ma peine est grande, Dieu je t'invoque sans y croire mécréant que je suis, je t'appelle destin, et tu n'es que foutaises. Que faire de plus, sinon pleurer, sinon chanter, sinon vivre, pour mieux mourir. Plus tard peut-être en d'autres lieux, en d'autres temps, en d'autres hommes, je pourrais croire. Que puis-je donc de ces temps espérer, que reste-t-il de ces hommes broyés rêvant en d'autres temps à des fraternités. Nous sommes désincarnés, blafards et glauques, mourant de nos petites morts, ne sachant pas quoi dire pour rire de nos naufrages. Seulement dire Adieu. Et que sais-? Je sais que je ne veux pas mourir, je veux sucer destin jusqu'à la lie. Ah que ma peine est grande. Plus rien ne reste, que le désir immense et impérieux d'une vie au bord de l'abîme. La vue du vide seule est apaisante, seule est affligeante. Ô Dieu, et je te réinvoque, chimère blafarde inventée par les hommes, miroir de nos angoisses, immense trompe l'œil.

Reste une Lune, un instant cachée par la porte fermée. La Lune pleure elle a un cœur, une pudeur, qu'en reste-t-il? Que ne sommes-nous ces étoiles filantes, instants d'éternité ne vivant que pour briller. Sans amour, sans douleurs, seule une lumière brillante dans le ciel étoilé d'une nuit d'Août en des montagnes.

Nous voilà enfin au port, le va et vient des grands navires berce inlassablement le doux clapotis de l'eau sur la jetée. Espoirs de voyages anéantis nous restons là, assis sur nos talons. Que reste-t-il de nos fantasmes? Que reste-t-il de nos envies. Un vide s'est creusé où il y avait un cœur. Ce vide nous oppresse, ce vide nous aspire et nous n'y pouvons rien, ne pouvant que nous taire ! Je m'en remets à toi, à tes rails, à tes trains, tu n'en es que sordide, et monstrueux, Destin. Je croyais te forger ne voyant que l'acier, ça n'était qu'une cage, je m'y suis enfermé et je n'y puis plus rien, plus rien que de tourner, tourner, tourner encore, j'y tournerais toujours.

Que puis-je faire hormis crier, hormis pleurer. Ah que je le voudrais, mes yeux ne sont que secs, mon cœur a disparu, peut-être l'ai-je bouffé. JE N'EN SAIS PLUS TROP RIEN. Tout ce que je sais faire c'est casser mes jouets. Mais je les ai cassés. Si je me remémore tous ces instants perdus, c'est que j'en ai besoin pour tuer tout futur, je ne peux rien de plus, je ne veux rien de plus.

*Mais vrai, j'ai trop pleuré ! Les aubes sont navrantes*

*Toute lune est atroce, et tout soleil amer...*

J'espère la lâcheté, n'être que du troupeau. Vagir, mugir, mourir. Et que l'on ne me juge qu'à la qualité de ma viande sur la balance d'une foire. Mais je n'y rêve plus, je ne le sais que trop.

Être chien dans un jeu de quilles, cela ne me plaît pas mais ne me désespère. Je ne l'ai que trop été. Mais une fois de trop. Un jour peut-être, un jour, que je me comprendrai. Alors j'en parlerai. Mais je voudrais aimer.

Le saviez-vous que j'existais? Que je vivais, que je chantais ? Le saviez-? Je ne le savais pas, je m'en suis aperçu...

Peut-être maintenant j'attendrai le printemps. Qu'il vienne enfin, que je m'y noie et que j'en crève. Ah ! Qui suis-? Un esprit de synthèse ? Un point, posé sur une ligne ? Un poing, tendu sur une barricade? Je ne suis rien de tout cela... Qu'une vie qui palpète, vie parmi des vies, ni rien de plus, ni rien de moins, rien qu'une vie, qui se déchire. Qui s'écartèle.

Et qui s'émeut...

*Mardi 14 Février 1995*

Être corde d'un arc, tendue, prête à se rompre, percer un cœur à chaque trait.

Main se resserre sur la hampe, dernier drapeau de la Commune, dans l'odeur âcre de la poudre. Vienne la balle sur mon front. Et là, choir lentement parmi les corps brisés, martyr perdu d'humanités nouvelles, n'ayant plus du troupeau les mugissements blêmes.

Marcher aux frondaisons au cœur des années grises, n'ayant d'autres possibles que de tuer et vivre, chien dressé face aux loups.

Hélas, l'époque est désolante le sang n'a plus son prix seul le foutre est coté. Et nous en sommes là incroyablement seuls face aux murs de l'angoisse que nous avons bâtis. Je voudrais être mur, je ne suis que gazon, quand je crois me dresser c'est pour mieux qu'on me fauche. Et oui, et j'en suis las, recherchant en l'oubli les chemins du possible au pied d'un mur jauni.

Qu'en nous se réveille enfin la bête que l'on tait, et que l'on hurle alors pour effacer la meute. Crions encore une fois, crions, crions toujours. Et qu'alors on nous pende !

Mais vrai, j'ai trop crié, je voudrais bien me taire ou que l'on m'assassine. Je ne sais comment faire. Peut-être un jour viendra, un matin d'aube fine, où je m'éveillerai enfin réconcilié avec mon avenir tel qu'il me tend ses bras. Je rêverai des aubes, debout je marcherai.

Une terre blafarde s'enfonce en l'Océan, sans bruits, ni remords, ni regrets. Et moi je m'émerveille ne voyant du naufrage qu'un vieux monde qui meurt, ni les cris, ni les pleurs.